

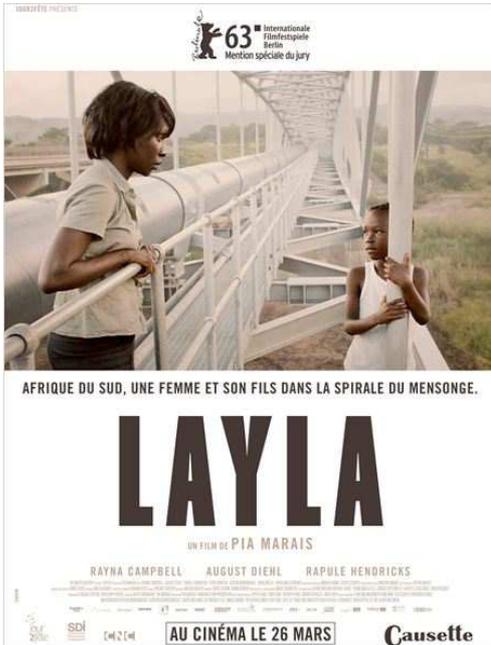
http://cinemateur01.com

# Cinémateur

Fiche n° 1189

LAYLA

13 août au 19 août 2014



**Date de sortie** [26 mars 2014](#) (1h48min)

**Réalisé par** Pia Marais

**Avec** Rayna Campbell, August Diehl, Rapule Hendricksplus

**Genre** Thriller

**Nationalité** Allemand, sud-africain, français

## SYNOPSIS

En Afrique du Sud, Layla, 27 ans, élève seule Kane, son petit garçon. Afin de gagner un peu d'argent, elle accepte de travailler pour une société spécialisée dans la détection des mensonges. Elle doit donc soumettre des employés à des tests destinés à vérifier leur honnêteté. Lorsque la jeune femme provoque un accident de voiture meurtrier, elle s'enferme progressivement dans le mensonge et se retrouve prise au piège d'une paranoïa qui la ronge. Sur son lieu de travail, elle fait la connaissance de Pienaar, une jeune homme beau et gentil. Elle apprend, avec horreur, que celui-ci n'est autre que le fils de l'homme qu'elle a tué accidentellement...

## CRITIQUES

Mention spéciale du jury au Festival international du film de Berlin, le troisième long-métrage de Pia Marais, "Layla", décortique une société du repli sur soi, où l'enfer c'est toujours les autres.

Dans *Layla*, le nouveau film de la réalisatrice sud-africaine Pia Marais (*À l'âge d'Ellen*, *Trop libre*), la mort vient par l'automobile, de nuit, dans un virage. Mais la voiture y est aussi havre, refuge, bien plus que simple moyen de transport. "Pour moi, Layla n'est pas un road-movie, tranche néanmoins Pia Marais après un instant de réflexion. En Afrique du Sud, dès que l'on peut se permettre d'avoir une voiture, on en a une. Les gens y passent leur vie. C'est un lieu où la sécurité est garantie, où l'on peut s'enfermer." Elle a raison : *Layla* est aussi un film fantastique, un film d'anticipation, un film d'horreur sociale sur l'Afrique du Sud postapartheid.

L'utilisation du détecteur de mensonge n'est pas une licence artistique. En repérage en Afrique du Sud, Pia Marais - qui est mi-sud-africaine, mi-suédoise et vit en Allemagne - a été en contact avec une petite entreprise qui utilisait cet appareil pour tester des candidats à l'embauche. "L'Afrique du Sud est, d'un certain point de vue, un lieu futuriste où chacun se

protège de ce qu'il craint. L'utilisation du polygraphe est horrible mais réelle. C'est un moyen de pression. Le pire, c'est que n'importe qui peut l'utiliser. Il y a des gens très bien et des gens très étranges fascinés par le pouvoir que l'appareil leur donne. La plupart sont des Blancs..."

Belle histoire d'amour entre un fils, Kane, et sa mère, *Layla* offre une vision sombre et nocturne de l'après-apartheid. Une société de la peur, où la sécurité est une obsession qui nourrit bien des entreprises. "Je ne connais personne qui n'ait pas été attaqué, en Afrique du Sud, confie Pia Marais. Les gens pensent que la situation ne peut pas s'améliorer et ils s'accrochent aux choses, aux objets. Dans cette société paranoïaque, il y a beaucoup d'investissements dans la protection. J'ai rencontré un grand nombre de professionnels qui prospèrent grâce au commerce de la tranquillité et de la sécurité."

Barricadés derrière leurs rideaux métalliques, protégés par leurs codes et leurs alarmes, arpentant les mondes factices des *shopping malls* ultrasécurisés, "ceux qui ont" s'isolent de "ceux qui n'ont pas". Devenu minorité, plombé par l'histoire et la discrimination positive, le mâle blanc sans le sou paie au prix fort

l'évolution du pays, comme ce jeune homme, Eugene Pienaar (August Diehl), qui doit, dans le film, passer au détecteur de mensonge pour devenir... chauffeur.

### Survie dans l'horreur économique

"Je ne vis pas en Afrique du Sud, je peux me permettre un regard distancié. Il y a là-bas une atmosphère effrayante qui me fascine. La méfiance règne, il n'y a pas de confiance qui tienne. La nuit, on ne voit personne, Johannesburg est une ville vide... Dans le film, je ne montre pas la violence, mais on peut la sentir."



### Chronique fataliste sur la société sud-africaine.

L'Afrique du Sud n'est certainement pas devenu un eldorado du cinéma africain, mais, de temps à autre, nous parviennent des productions qui, pour telle ou telle raison, méritent un minimum d'estime. *Layla* appartient à cette catégorie, pas tant pour sa qualité artistique intrinsèque, que pour ce que cette fiction dit de la réalité du pays qui, vingt-trois ans après l'abolition de l'apartheid, poursuit vaille que vaille sa mue.

Premier élément notable, dans une contrée où les femmes sont loin d'être toujours à la fête, c'est une mère célibataire qui focalise ici l'attention. Ensuite, celle-ci ne croupit pas dans la misère (quasiment aucun township en vue, autre rareté dans le paysage), mais appartient à une *middle class* émergente qui parvient à s'en sortir de façon acrobatique. Avec son jeune fils à ses côtés, Layla Fourie est ainsi quelqu'un qui peine à joindre les deux bouts, tout en veillant à ne pas transiger avec les valeurs morales. Jusqu'au jour où elle percute accidentellement un homme sur la route et, faute de parvenir à lui porter secours, se retrouve à taire cet événement qui pourrait

Toute cette tension est sans doute concentrée dans cette scène, terrible, où, juché sur un pont, le fils de Layla menace de sauter si elle révèle la vérité de l'accident. "J'ai écrit le rôle de l'enfant en imaginant que je travaillais sur un film d'horreur", affirme en souriant Pia Marais. À la fois glaçant et naïf, manipulateur et désarmé, Kane lutte en réalité pour sa survie. Et c'est bien de cela qu'il est question : de survie dans l'horreur économique.

La jeune Afrique

bouleverser le cours de sa vie. D'autant que le scénario effectue un double salto en lui faisant rencontrer - et même un peu plus - un Blanc qui se trouve être le fils de la victime... Ainsi résumés, on croit s'en tenir aux ingrédients d'une correcte intrigue criminelle (une ou deux ficelles comprises) qui, pourtant, s'avère ne pas être la préoccupation essentielle de la réalisatrice Pia Marais (*A l'âge d'Ellen*); laquelle, bien que travaillant désormais en Allemagne, porte sur son pays d'origine un regard lucide et rigoureux. Teintée d'une forme de fatalisme aride, sa vision révèle une société qui, tout en témoignant de son envie d'aller de l'avant, doit encore composer avec une sorte de remors où interfèrent les notions de doute et de persécution inhérentes à une paranoïa constitutive. Héroïne taciturne confrontée en toile de fond à une ségrégation désormais économique et sociale, cette Layla-là (Rayna Campbell, laconique), à la fois coupable et victime, symbolise alors d'autres enjeux. Et combats.

Libération Gilles RENAULT

**En sortie nationale, du 20 au 26 août, le Cinémateur vous propose  
Les combattants de Thomas Cailley**